

LECTURE DÉCOUVERTE N° 54

## Regard sur le château de Château-Renault

Par Daniel Schweitz, membre de la SAT

Château-Renault est, depuis tout juste mille ans en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, dominée par un château féodal qui fait partie de son identité patrimoniale. L'origine de ce château rappelle une histoire, celle des guerres entre les comtes de Blois et d'Anjou, qui a profondément marqué le passé de Tours et de la Touraine. Sans vouloir approfondir une question qui a été abordée par plusieurs de nos anciens collègues, tels Lucette Huteau et Marcel Deyres, il paraît néanmoins intéressant de brosser un état des connaissances concernant ce qui constitue l'un des plus remarquables sites patrimoniaux de la Touraine.

### Histoire de la seigneurie et du château

L'origine du château de Château-Renault reste quelque peu obscure, mais elle s'inscrit clairement dans le contexte des luttes qui opposent les comtes de Blois et d'Anjou à la fin du X<sup>e</sup> siècle et durant la première moitié du siècle suivant. On notera que l'existence de ce *Castrum Reginaldi* est citée dans une charte de l'abbaye de Marmoutier en 1020. Sous l'influence de ses grandes abbayes, sans dynastie féodale propre, la Touraine est alors convoitée par ses deux puissants voisins et devient l'enjeu d'une lutte qui s'étend sur plus d'un demi-siècle et se soldera par son rattachement à l'Anjou en 1044.

Entre la version fournie par la *Chronique des Comtes d'Anjou*, texte écrit de 1100 à 1140 par le moine Jean de Marmoutier, à la demande de Foulque IV le Réchin, et ce que nous disent par ailleurs les chartes des abbayes tourangelles, il est difficile de démêler ce qui relève de la légende et ce qui rapporte des faits avérés.

Pour Lucette Huteau, qui a étudié l'origine des premiers seigneurs de Château-Renault dans sa maîtrise de 1977, et dont nous reprenons ici l'analyse, différentes chartes permettent de retracer le fil des événements de manière plus vraisemblable que les *Chroniques d'Anjou*. C'est à la fin du X<sup>e</sup> siècle, ou au tout début du siècle suivant, qu'un certain Guicher est investi par le comte de Blois, Thibaut le Tricheur, ou par un de ses premiers successeurs, du fief situé dans cette région du nord de la Touraine. Il tient la région au nom de son seigneur, le comte de Blois. C'est son successeur Geoffroy qui va donner le nom de son fils, Renaud, au château, qui deviendra le *Castrum Reginaldi* ou *Rainaldi*, encore que l'usage demeurera, dans les chartes, de désigner l'endroit sous le simple nom de *Château*.

Ces premiers seigneurs, investis par les comtes de Blois, dans le cadre de la lutte qui les oppose aux comtes d'Anjou, vont subir les vicissitudes politiques du conflit, avec, en 1044, la victoire du roi Henri I<sup>er</sup> et de son allié angevin Geoffroy II Martel sur le comte Thibaud III de Blois. La défaite de ce dernier met fin à sa présence à Tours et en Touraine. Le château de Château-Renault est pris d'assaut et incendié par le comte d'Anjou Geoffroy Martel, qui en chasse Guicher II en 1044, au profit de l'un de ses fidèles, Renaud de Château-Gontier, qui reste à la tête du fief de 1044 à 1070. Les Guicher le récupéreront néanmoins dans des circonstances assez mal définies, et on constate qu'en 1073 au plus tard, Guicher III, dont le père s'était exilé à Blois en 1044, aura retrouvé son fief et son château.

Après la défaite du comte de Blois en 1044, les seigneurs des différents fiefs tourangeaux passent dans la mouvance du comte d'Anjou. Tous acceptent ce changement de vassalité, sauf quatre, dont Guicher II qui refuse de faire hommage à Geoffroy Martel. Guicher se réfugie à Blois, chez Thibaut III, qu'il considère comme son suzerain, et il sera toujours à son service lorsqu'il viendra à y décéder vers 1060. Son fils, Guicher III, finira néanmoins par reprendre possession du fief et de son château avant 1073.

Redevenu seigneur de Château-Renault, Guicher III va entrer dans une série de guerres féodales avec les seigneurs d'Amboise, de Rochecorbon et de Châteaux (Château-la-Vallière), au cours desquelles ses ennemis le captureront, dans son propre château, vers 1095.

La descendance des Guicher va rapidement s'éteindre et, vers 1140, c'est Sybille qui se retrouve héritière des premiers seigneurs de Château-Renault. Dans ce contexte, qui aigüise les appétits des féodaux ligériens, Sulpice d'Amboise attaque Château-Renault, furieux de voir le fief échapper à son fils, qui comptait épouser Sybille. Il brûle tout à Château-Renault, excepté l'église du bourg et le château. Vers 1150, Sybille, devenue veuve, se verra contrainte d'épouser Thibault V de Blois, par un droit que s'arrogeait fréquemment un suzerain. Pour le comte de Blois, il s'agit de reprendre en main un fief que l'un de ses ancêtres avait confié au premier des Guicher, un siècle et demi plus tôt.

Sybille va disparaître sans postérité, mais les comtes de Blois issus du deuxième mariage de Thibaut V avec Alix de France, fille du roi Louis VII et d'Aliénor d'Aquitaine, conserveront le fief jusqu'à l'acquisition du comté de Blois par Louis duc d'Orléans, frère cadet de Charles VI, en 1397. Le fief passera ensuite au fils du duc Louis, le poète Charles d'Orléans qui, après vingt-cinq ans de captivité en Angleterre, va devoir le revendre pour la somme de 20 000 écus en 1449, à Jean de Dunois (1403-1468), fils bâtard de son père.

Château-Renault ne constituait, au XIII<sup>e</sup> comme au XV<sup>e</sup> siècle, que l'une des nombreuses places fortes possédées par ses propriétaires, comtes de Blois puis d'Orléans, qui n'y ont donc fait que de brefs séjours.

Dans ce contexte, le capitaine chargé de la garde du château était un officier important, toujours un chevalier de confiance nommé directement par le comte. Il était responsable de la sécurité de la forteresse, devait y faire exécuter les travaux d'entretien et de réparations, veiller à son approvisionnement en armes et en munitions. C'est également lui qui devait convoquer les hommes de la châtellenie astreints au service du guet, hormis ceux de la ville créée libre de toute

coutume. Ces hommes étaient rétribués en fonction de leur qualification et du temps passé à la garnison : un archer était payé 2 écus par mois, un arbalétrier 4, un écuyer 5. En 1358, *annus horribilis* pour le Royaume<sup>1</sup>, on relève ainsi de nombreux versements à des hommes retenus au château pendant une période qui varie de 2 à 12 mois, avec parfois des interruptions pour aller chez eux effectuer leurs travaux.

À partir de 1326, le château va néanmoins servir de résidence principale à Jean de Blois, frère cadet de Guy I<sup>er</sup> de Châtillon, en tant que seigneur à titre viager. C'est un homme d'église, doyen de Saint-Martin de Tours depuis 1318, chanoine de Saint-Sauveur de Blois en 1329, qui y vit en grand seigneur. Les dépenses résultant de son séjour au château ont fait l'objet de comptes détaillés, concernant ses chasses, ses repas, ses réceptions, documentation qui a été publiée par Gustave Hagemans en 1888. Depuis près de deux siècles le château n'avait pas eu de seigneur en résidence.

De la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle au XVIII<sup>e</sup> siècle, le château passera entre les mains d'une longue suite de propriétaires, dont il ne paraît pas utile de citer les noms.

On notera que le fief, baronnie en 1525, va être érigé en marquisat en 1620, le château étant alors reconstruit sur les fondations anciennes. C'est la famille Rousselet qui possède le domaine jusqu'en 1739 et la porte d'un bâtiment situé dans la basse-cour, au pied du donjon, est surmontée par les armoiries du vice-amiral François-Louis Rousselet, marquis de Château-Renault (1637-1716). Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la châtellenie est toujours dans la mouvance féodale du comté de Blois, même s'il n'était plus leur possession directe depuis le XV<sup>e</sup> siècle, l'hommage étant rendu au roi, puisque ce comté avait été réuni à la Couronne en 1524.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le château et son domaine sont acquis par la famille Calmon, notables originaires du Lot. En 1907, le logis seigneurial est ravagé par un incendie, qui détruit sa toiture et presque totalement sa partie haute. Les parties médiane et nord de l'ancien logis ne seront pas rebâties après cet incendie. En 1948, la famille Calmon fera enfin don du château à la ville de Château-Renault, qui y installera son hôtel de ville à partir de 1962. Le bâtiment subira un nouvel incendie en 1991, amenant d'importants remaniements intérieurs durant les travaux qui vont suivre.

## **L'organisation de l'espace castral**

Le château est bâti sur le rebord d'un coteau rocheux, à l'endroit où s'amortit, en pente raide, le plateau qui s'étend vers Vendôme, Lavardin et Montoire, au confluent des petites vallées de la Brenne et du Gault.

Il domine le bourg qui s'est développé à ses pieds à partir de la fin du XI<sup>e</sup> siècle, autour de l'église Saint-André. On notera que cette église Saint-André, fondée en tant que simple chapelle, est donnée par le seigneur du lieu, Renaud, aux moines de Saint-Julien de Tours, en 1066. Ce dernier accorde en même temps aux moines, pour y construire un bourg : « autant d'espace qu'en renferment les fossés du vieux château ». Mais se rendant compte qu'il s'agit d'un terrain trop exigü et, en outre, déjà occupé par des constructions, il autorise les habitants à prendre aussi « le

---

<sup>1</sup> L'une des plus noires qu'ait connue la France du Moyen Âge, avec le roi Jean II le Bon prisonnier des Anglais depuis la bataille de Poitiers (1356), deux prétendants à la couronne, la Jacquerie, un prévôt des marchands à la tête de la révolte parisienne.

terrain qui est entre la route et l'eau ». Cela montre qu'à l'origine le bourg de *Castrum Reginaldi* se limitait aux deux côtés de l'actuelle rue de la République, approximativement dans l'étroite portion située au pied et sous la protection du château. La chapelle Saint-André ne sera érigée en église paroissiale, par l'archevêque de Tours, qu'en 1125, donnant enfin au « bourg du château de Renaud » l'existence officielle d'une paroisse.



Fig. 1 - Vue générale de Château-Renaud, château et ville, vers 1780 (*Atlas de Trudaine*, le nord est en bas).

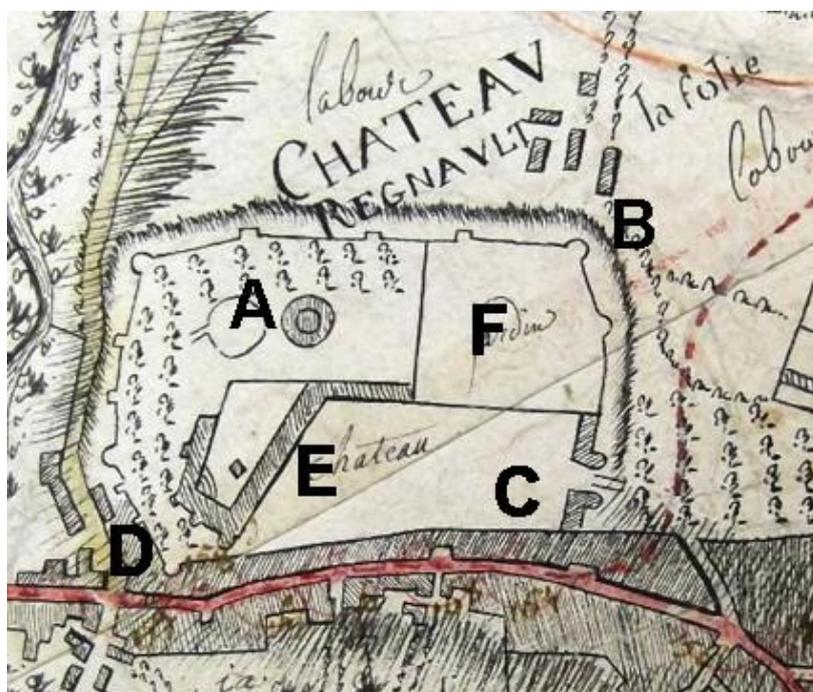


Fig. 2 - Organisation de l'espace castral au XVIII<sup>e</sup> siècle : A : donjon , B : *vallum*, enceinte et fossé ; C : entrée principale et châtelet ; D : ancien logis seigneurial ; E : nouveau logis, communs et écuries (au XVIII<sup>e</sup> siècle) ; F : Jardin ((ADIL, C 206/2, extrait du plan de la route de Tours à Paris par Château Renault dans l'étendue de la généralité de Tours, 1784)

Ce château est d'assez faibles dimensions, sa longueur, basse-cour comprise, n'atteignant pas 150 m, ce qui permettait à la tour maîtresse de commander de très près l'ensemble de la place ; par comparaison, on peut noter que le château comtal de Loches couronnait un éperon long de 450 m. Pour le castellologue Marcel Deyres, cette place, telle qu'elle apparaît aujourd'hui, constituerait « un ensemble homogène fruit d'une seule pensée, dont le souci a été l'efficacité d'une défense assurée par une garnison réduite ».

La place doit faire face au danger susceptible de d'abord venir du plateau, au nord et à l'est, ce qui justifie la *levée de terre* ou *vallum*, doublé par un large et profond fossé, dont une partie est encore bien visible, de ce côté. C'est évidemment du fossé qu'a été tirée la terre ayant servi à élever le *vallum* et la motte qu'il protège. Ce *vallum*, dominant de sa masse le plateau, rappelle celui du château comtal de Vendôme. Mais l'enceinte de ce château est naturellement protégée, à l'ouest et au sud, par les coteaux pentus descendant vers les deux vallées de la Brenne et du Gault. La topographie du promontoire qui porte ce château rappelle celle de nombreux autres châteaux de l'époque féodale, tels Amboise, Loches et Chinon dans les vallées tourangelles, ou Fréteval, Vendôme, Lavardin et Montoire dans la vallée du Loir.

Le donjon et sa chemise étaient situés dans une *haute-cour*, isolée par un fossé rejoignant le *vallum* élevé face au plateau, ils se trouvaient donc décalés à l'intérieur de l'enceinte protégeant la *basse-cour*. C'est dans cette dernière que s'élevaient, comme c'était l'usage, différents bâtiments : logis, chapelle castrale, bâtiments de service. La porte principale du château, donnant accès à la *basse-cour*, puis au donjon, est située à l'est de la place.

Aux fortifications du château s'ajoutaient deux murailles qui descendaient, parallèlement, jusqu'au marais qui environnait le Gault, assurant une protection au bourg, entre les deux portes qui permettaient de clore sa rue principale. Vu la topographie du terrain au bas du château, les maisons du bourg étaient alignées le long de la rue principale avec, derrière certaines d'entre elles, des habitations troglodytiques creusées dans le rocher calcaire du coteau.

### **Le châtelet dit guichet ou tour de l'Horloge**

L'entrée principale de l'enceinte du château médiéval est protégée par un petit châtelet, anciennement qualifié de « guichet », et aujourd'hui connu sous le nom de « tour de l'Horloge ».

En plan, ce châtelet affecte la forme d'un quadrilatère irrégulier, avec deux saillants semi-circulaires, apparemment pleins à la base, formant deux minces tourelles pourvues d'archères. Ses caractéristiques architecturales incitent à le dater, sinon de la même époque que le donjon, du moins de la fin du XII<sup>e</sup> siècle ou des premières années du siècle suivant, sous le règne de Philippe Auguste (1180-1223).

Pour accéder à la porte du château, il fallait emprunter un pont jeté sur le large et profond fossé qui entourait l'enceinte jusqu'au bord du coteau, accès certainement coupé par un pont-levis. La porte s'ouvre entre les deux tours, sous une voûte à trois arcs brisés successifs, l'ogive centrale étant nettement plus basse que les deux autres. Derrière le premier arc, on remarque les logements destinés à descendre et à relever une herse en bois, aujourd'hui disparue. Comme c'est la règle, le système de relevage de cette herse se trouvait dans la salle de garde située à l'étage.



**Fig. 3 - Châtelet protégeant l'entrée principale.**

Le bâtiment comporte trois niveaux surmontés d'un clocheton hexagonal, l'ensemble atteignant une hauteur de 25 m. Le plancher du troisième niveau est prolongé par un hourdage en bois, établi vers 1436, afin de mieux protéger l'accès à la porte.

Le chemin de ronde de l'enceinte rejoignait le châtelet un peu en dessous du niveau de son premier étage, situé à 8 m au-dessus du sol, et que l'on atteignait depuis ce chemin de ronde par un petit escalier. Ce premier étage du châtelet était donc le passage utilisé par les hommes de guet qui ressortaient de la courtine nord, vers celle du sud, par une porte s'ouvrant aujourd'hui sur le vide. Dans cette salle, on trouve un sol de terre reposant sur les pierres de la voûte. Au pied du mur est, éclairé par une archère, on observe le logement destiné au passage de la partie haute de l'ancienne herse, dont on voit, un peu en arrière, le trou du contrepoids.

Dans cette première salle se situe l'accès à l'escalier qui, à l'intérieur de la demi-tour nord, conduit vers l'étage supérieur. Le troisième étage du châtelet déborde sur les précédents par son hourd en bois. Sur la façade extérieure, on remarque que sa partie en surplomb est plus large au sud qu'au nord, irrégularité qui provient certainement de ce qu'on a voulu créer un plan rectangulaire à partir d'une salle dont le plan, comme aux étages inférieurs, est lui trapézoïdal.

À partir de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, ce châtelet va perdre progressivement son rôle d'organe de défense de l'entrée principale du château. Vers 1523, un campanile abritant une cloche est installé sur la tour, afin de pouvoir avertir la population de la tenue d'un événement important, voire d'un danger. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, une horloge va être couplée à l'ancienne cloche, datée de 1623, donnant son nom actuel à la tour.

Dans sa partie sud, le châtelet est flanqué d'une construction annexe, légèrement postérieure, qui a pour le moins servi de logement au gardien. Accessible par le nord, elle ne devait comporter à l'origine qu'une seule salle, pourvue d'une cheminée. On accédait à l'étage inférieur de cette construction par un escalier extérieur, établi du côté sud et aujourd'hui presque entièrement remblayé.

Ce sous-sol comprend deux pièces séparées par une muraille qui semble être dans le prolongement du mur ouest de la porte fortifiée. La communication entre ces deux pièces est assurée par un vantail épais, muni d'une grosse targette et d'un guichet, montrant que la seconde de ces pièces, par ailleurs éclairée par deux très étroites meurtrières, faisait fonction de cachot.

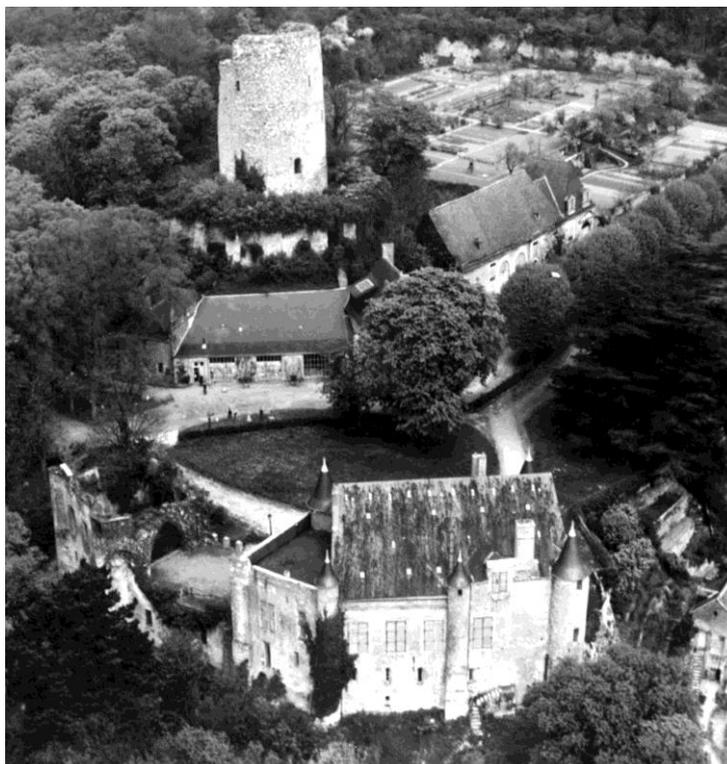
Une partie de l'angle nord-ouest du châtelet va s'effondrer en décembre 2014, mais une ruine totale de l'édifice va néanmoins pouvoir être évitée grâce à un étalement d'urgence, suivi d'un important chantier de restauration mené en 2017-2018. En 2021, ces travaux vont être couronnés par un prix départemental des *Rubans du Patrimoine*.

### **Un donjon cylindrique du XII<sup>e</sup> siècle**

Ce qui reste du donjon constitue évidemment le vestige le plus ancien et le plus remarquable du château, mais aussi de la ville de Château-Renault. Il n'a pourtant guère retenu l'attention des castellologues, on trouve tout juste une note d'Édouard Gatian de Clérambault parue dans le *Bulletin de la Société archéologique de Touraine* en 1905, et un article plus conséquent publié par un autre membre de cette société, Marcel Deyres, dans la revue *Archéologia*, en 1973.

Un premier donjon, établi sur une motte, et certainement en bois, puisqu'un texte évoque sa destruction par incendie en 1044, faisait partie du premier château, au début du XI<sup>e</sup> siècle. C'est au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, vers 1160 semble-t-il, que Thibault V, comte de Blois, le remplacera par le donjon de pierre actuel. Pour Édouard Gatian de Clérambault, suivi par Robert Ranjard, une petite fenêtre murée (à gauche de la porte) et un reste d'arc, visibles sur le parement extérieur de l'édifice, pourraient être des vestiges d'un édifice plus ancien, peut-être celui qui aurait été incendié par Sulpice d'Amboise en 1140 ?

Cette *tour maîtresse* ou *grosse tour* avait surtout une fonction d'ordre militaire et symbolique, en tant que lieu du pouvoir seigneurial, la vie quotidienne du seigneur ayant pour cadre, au moins à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, mais probablement depuis la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, le logis seigneurial adossé à l'enceinte, au sud-ouest du château.



**Fig. 4 - Vue aérienne du château vers 1950 : logis seigneurial (aujourd'hui hôtel de ville), donjon et sa chemise.**

Tel qu'il apparaît actuellement, fondé sur la motte artificielle du premier édifice, il s'agit d'une grosse tour, élevée sur plan circulaire et accusant une forme légèrement tronconique, résultant de retraits successifs dans son élévation extérieure. Dans son état de conservation actuel, ce donjon mesure encore quelque 20 m de hauteur, avec des murs de 3 m d'épaisseur au premier étage, où le diamètre intérieur atteint 8,60 m. Sauf l'entourage des ouvertures, il est bâti avec des moellons en calcaire, mélangés, surtout dans les parties hautes, avec des blocs de grès Roussard, voire des silex, ici ou là.

Cette *tour maîtresse* est entourée d'une forte *chemise*, enceinte basse renforcée par de solides contreforts, qui doit contribuer à sa défense comme à sa stabilité.

Selon la formule classique au XII<sup>e</sup> siècle, la porte du donjon était située au premier étage, du côté sud, le moins exposé à d'éventuels projectiles venant du plateau, à plus de 4 m du sol actuel. On y accédait grâce à une passerelle de bois jetée sur la partie haute de la chemise du donjon. Cette porte donnait accès à la grande salle d'apparat de l'édifice, ou *aula*, espace symbolique où le seigneur était censé recevoir ses vassaux et rendre sa justice.

L'édifice était divisé par quatre niveaux de planchers et sommé par un toit conique. Il était éclairé par plusieurs étroites baies en plein cintre, largement ébrasées à l'intérieur, et pourvu, au deuxième et au troisième étage, de cheminées dont les conduits sont pratiqués dans l'épaisseur de la paroi. La cheminée du troisième étage montre un foyer encadré par deux colonnettes amorties par des corbeaux, qui soutenaient sa hotte conique. La salle basse est comblée par les matériaux tombés des étages supérieurs, notamment lors de l'effondrement de tout un pan de la construction.

Cette tour, qui n'avait plus de fonction militaire et résidentielle depuis longtemps, a été transformée en pigeonnier au XVII<sup>e</sup> siècle. Elle était déjà fort dégradée en 1752, et un tiers de toute son élévation, au nord-est, va finir par s'effondrer à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour l'archéologue du bâti Christian Corvisier, la tentative de transformation de l'ancien donjon en pigeonnier aurait contribué à sa ruine.

Mais il convient de s'attarder sur l'effondrement de ce donjon, car il renvoie d'abord à la difficulté que rencontrent les bâtisseurs des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles pour élever une forte tour, de plan circulaire, sur une motte ayant précédemment porté une construction de bois.

Ce genre d'effondrement paraît presque inévitable avec ce type de donjon, non voûté, élevé sur une ancienne motte ou un tertre artificiel, dont les terres restent instables. Ses parois, certes épaisses, laissent place à des évidements : baies, portes, escaliers et couloirs, qui en affaiblissent la résistance, d'autant qu'ils étaient inégalement répartis sur le pourtour de l'édifice. Au deuxième étage, on notera ainsi que l'embrasure de l'une des baies est percée d'une porte donnant accès à un couloir aménagé dans l'épaisseur du mur, et passant derrière le foyer de la cheminée, pour déboucher dans l'embrasure d'une ancienne fenêtre, à l'endroit où s'est manifestée la rupture verticale du donjon.

Pour tenter de consolider le donjon de Château-Renault, sur toute sa hauteur, le maître d'œuvre l'a, en quelque sorte, cerclé par huit larges bandeaux horizontaux, faisant une saillie d'environ 30 cm sur son parement interne. L'espacement entre eux varie selon l'étage, de 1,20 m au premier étage, 2,50 m au deuxième, à moins d'un mètre au troisième. Comme on le constate, cette innovation n'a pas empêché la tour de prendre du gîte, puis de voir tout un pan de la construction s'effondrer.



**Fig. 5 - Bandeaux assurant un cerclage du donjon.**

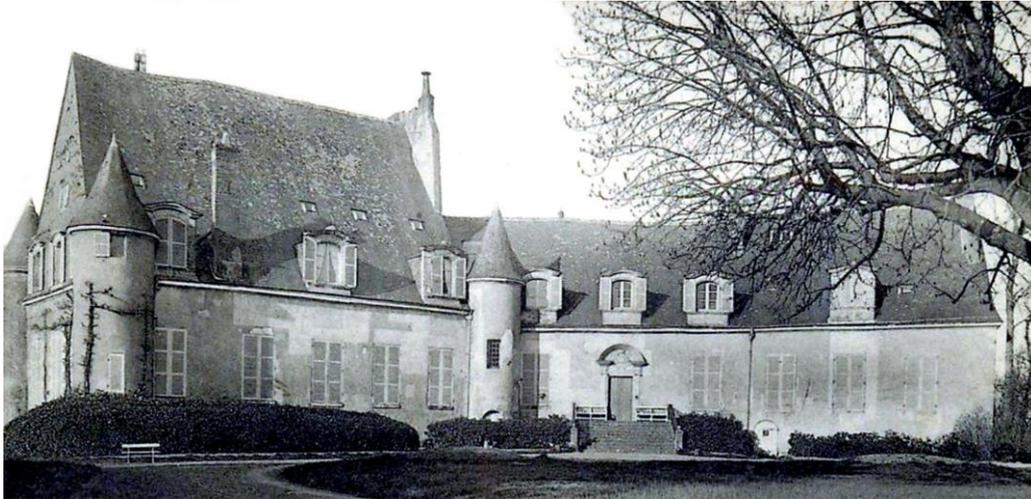
Ce type d'effondrement, par pan entier, a touché pour le moins huit de ces donjons cylindriques, non voûtés et élevés sur des mottes ou des terrains instables. Pour ne prendre que des exemples locaux, c'est le cas pour les tours maîtresses des châteaux de Fréteval, Coulommier-la-Tour et Mondoubleau en Loir-et-Cher.

La stabilité de ce type de donjon ne pourra être assurée que par son voûtement, comme c'est le cas à Châteaudun, Issoudun et Châtillon-sur-Indre, donjons du XII<sup>e</sup> siècle, qui nous sont parvenus entiers. Cette fragilité pourrait expliquer, pour une bonne part, la datation plus tardive des donjons cylindriques par rapport aux tours maîtresses de plan barlong, comme à Langeais, au tournant du X<sup>e</sup> siècle, ou à Loches vers 1010-1030, plan qui paraît assurer une meilleure assise à l'édifice.

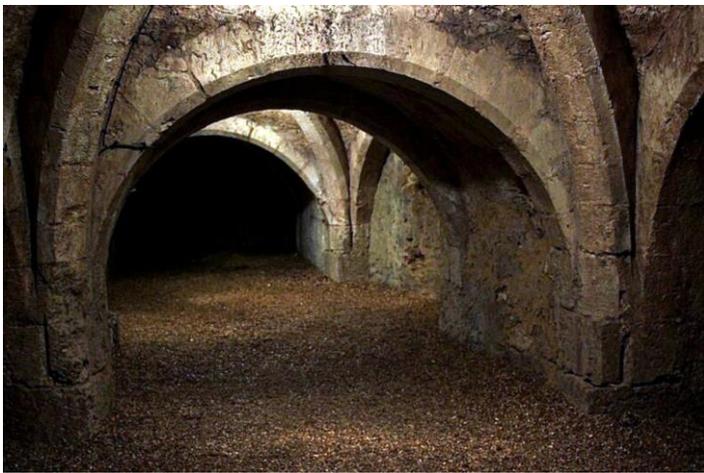
### **Chapelle, logis et jardins**

Une chapelle, placée sous le vocable de Saint-Jean-Baptiste, est construite au XII<sup>e</sup> siècle dans la partie ouest du château. Elle a été régulièrement pourvue d'un chapelain, pour le moins du XIV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle. Il semble que l'on y ait aménagé des salles d'habitation, dans le prolongement du vieux logis, au cours du XVII<sup>e</sup> siècle. Un peu au-dessus du niveau du sol de cette ruine romantique, on observe deux fenêtres romanes géminées, mises au jour en 1975, qui devaient en éclairer la crypte.

Le vieux logis seigneurial, dont l'origine pourrait remonter à la même campagne de construction que celle du donjon et du châtelet de l'entrée principale, de l'avis de Christian Corvisier, et qui a été reconstruit au XV<sup>e</sup> siècle, va être réédifié sur les fondations anciennes après 1620. Il sera ravagé par l'incendie de 1907, provoqué par le fer à repasser d'une lingère, avant d'être partiellement reconstruit.



**Fig. 6 - Ancien logis seigneurial vers 1900, avec la partie médiane (à dr.) détruite par l'incendie de 1907.**



**Fig. 7 - Caves de l'ancien logis seigneurial du bas Moyen Âge, dans le sous-sol de l'hôtel de ville.**

Dans les sous-sols de la mairie actuelle, sous la terrasse correspondant à la partie centrale de l'ancien logis incendié, subsiste une vaste salle renforcée d'arcs où l'on accède par l'escalier à vis d'une tourelle. Elle est pourvue de deux grandes cheminées et d'un four à pain, c'était là que se tenaient les cuisines. En dessous de cette salle, on trouve une cave donnant accès à un profond puits, qui desservait l'ancien logis, en sa partie détruite par l'incendie de 1907.

Outre l'ancien logis des seigneurs du Moyen Âge, aujourd'hui occupé par l'hôtel de ville, il existait au XVIII<sup>e</sup> siècle un autre long corps de logis d'orientation nord-sud, qui figure sur un plan de 1784, mais plus sur le cadastre de 1835, sans doute abattu au lendemain de la Révolution. Un inventaire, établi en 1685, énumère déjà une série de salles si nombreuses qu'elles n'auraient pu tenir dans le château actuel, même avant l'incendie de 1907. Cet inventaire distingue d'ailleurs le « vieux château » et « l'appartement neuf ».

Au pied du donjon, dans la basse-cour, l'amiral et comte Jean-Baptiste-Charles-Henri d'Estaing a fait élever, après 1746, les grandes écuries que l'on peut encore admirer aujourd'hui. Elles se trouvaient dans le prolongement d'un ensemble de dépendances : boulangerie, pressoir, logement servant au fermier général de la terre, tous bâtiments se trouvant à la place de l'orangerie et du pavillon Calmon. Il est aussi question d'une nouvelle chapelle qui était située à l'extrémité est de ces grandes écuries et qui a remplacé l'ancienne chapelle du XII<sup>e</sup> siècle.

Les grands jardins, vergers et potagers du château, aménagés sur une terrasse située dans l'angle nord-est de l'enceinte, à partir de la Renaissance, étaient eux-mêmes clos de murs. Au nord, en dehors de l'enceinte médiévale et son fossé, un parc boisé a été créé à la charnière des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, sur d'anciennes terres de labours. Il recèle des essences autrefois rares : ormes de Sibérie, cèdres, noisetiers de Byzance, marronniers rouges, tulipiers de Virginie.

La famille Calmon, propriétaire du château, a fait restaurer ses jardins au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, par les soins des architectes et paysagistes parisiens Henri et Achille Duchêne. En 2017, suite au réaménagement des abords de la tour dite de l'Horloge, trois ans après son effondrement partiel, la Ville a créé une roseraie jardinée de 1 300 m<sup>2</sup>, dont le tracé est inspiré des jardins à la française.

## **Bibliographie**

CARRÉ de BUSSEROLLE (Jacques-Xavier), *Dictionnaire géographique, historique et biographique d'Indre-et-Loire et de l'ancienne province de Touraine*, Tours, impr. Rouillé-Ladevèze, II, 1879, p. 166-175.

CHANGEUX (Robert), HUTEAU (Lucette), 1977, « Château-Renault au XV<sup>e</sup> siècle. La châtelainie et son administration », *BSAT*, XXXVIII, 1977, p. 455-467.

DEYRES (Marcel), « Le donjon de Château-Renault », *Archéologia*, 62, septembre 1973, p. 56-61.

DUFFAU (Sophie), *La seigneurie de Château-Renault d'après un compte de 1500. Édition du compte 3J15 rédigé en 1500*, master 2, Histoire, Université François-Rabelais, 2008, tapuscrit, 310 p. [BHT : MM 65].

GATIAN de CLÉRAMBAULT (Édouard), « Les donjons romans de Touraine et de ses frontières », *BSAT*, XV, 1905, p. 101-102.

HAGEMANS (Gustave), *Vie domestique d'un seigneur châtelain au Moyen Âge [à Château-Renault] d'après des documents inédits*, Verviers, Gilon, 1888, 132 p. [voir : [babel.hathitrust.org](http://babel.hathitrust.org)].

HUTEAU (Lucette), 1975, « Les origines de Château-Renault et sa première dynastie féodale », *BSAT*, XXXVII, 1975, p. 565-574.

HUTEAU (Lucette), 1977, *La châtelainie de Château-Renault au Moyen Âge*, mémoire de maîtrise, histoire du Moyen Âge, Tours, faculté des Lettres et Sciences humaines, 1977, tapuscrit, 113-25 p. [BHT : MM 66].

HUTEAU (Lucette), 1979, « Le guichet de Château-Renault », *BSAT*, XXXIX, 1979, p. 36-40.

HUTEAU (Lucette), 1988, « Château-Renault sous l'Ancien Régime », *BSAT*, XLII, 1988, p. 279-299.

HUTEAU (Lucette), CHANGEUX (Robert), 1972, *Aveu de la seigneurie de Château-Renault, 1558*, s. l. [Château-Renault], l'auteur, s. d. [1972], tapuscrit, 69 p. [BHT : in MM 66].

HUTEAU (Lucette), CHANGEUX (Robert), 1978, *Il était une fois Château-Renault*, s. l. [Château-Renault], Le Vieux Logis (AER), 1978, 155 p.

HUTEAU (Lucette), CHANGEUX (Robert), 1983, *Les Seigneurs de Châteaurenault [XI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle]*, Tours, Centre généalogique de Touraine, 1983, 34 p. [Généalogie détaillée] [BMT : TG 12].

MIELCZAREK (Willy), KIEL (Laurianne), TOULLELAN (Camille), s. d. [ca 2018], *Parcours Château-Renault*, Château-Renault, Ville d'art et d'histoire, s. d. [ca 2018], 16 p.